

CONTE DE NOËL Les trouble-fête...

Nathalie Petrowski

C'ÉTAIT LA VEILLE de Noël. Une fine neige cascadaît comme un rideau de dentelle sur la ville en attente. Elle n'avait rien fait de la journée. Rien sinon se promener d'une pièce à l'autre de l'appartement en grignotant des oranges et en fumant des cigarettes. L'appartement était minuscule, un trois pièces et demi aux planchers peints gris souris, perché au troisième étage d'un logement banal. On en avait vite fait le tour. Qu'importe, elle était ici chez elle sur un domaine qu'elle imaginait immense, peuplé de livres, de disques, de milliers de pages de prose et de poésie et de chandelles qui répandaient partout leur nappe de cire parfumée. De temps à autre, l'artère, son petit chat aux éclats roux, venait froter ses jambes avant de repartir vers de nouvelles aventures ou plus souvent vers la montagne de pullovers jetés pêle-mêle sur le matelas dans la chambre.

À mesure que la lumière du jour déclinait et que le néon d'en face cli-gnotait de sa paupière fatiguée, elle sentait la bonne humeur l'envahir. C'était la première fois qu'elle passait Noël seule, totalement seule et cette perspective pourtant étrange — il fallait être fou pour vouloir être seul ce soir-là — la remplissait de joie.

Toutes ces années à faire semblant de s'amuser, à rire trop fort quand le cœur est ailleurs, à manger jusqu'à se rendre malade, à boire pour brouiller les traits des visages familiers, toutes ces années d'enfer obligatoire apportaient enfin leur récompense. Noël cette année serait aussi doux qu'une première neige, aussi serein qu'un lac gelé sous une lune de nacre, aussi paisible qu'une toile nue qui attend l'éclat d'une couleur.

Elle mit un disque de blues et comme elle se versait un peu de thé brûlant, le téléphone sonna. C'était probablement Thomas, parti en tournée en Belgique et qui ne reviendrait que le 29 au soir, Thomas qui avait probablement fait un mauvais calcul et l'appelait pour lui souhaiter Joyeux Noël avant de monter sur scène avec son illustre chanteur. Thomas qui aimait lui casser les

oreilles avec ses solos de guitare qui hurlaient à l'autre bout de la ligne. Elle résista à la tentation de répondre. Plus tard se dit-elle. Plus tard.

C'était la veille de Noël. Il vida ses poches de pantalon et compta exactement 27,53 \$ qu'il déposa délicatement sur la table. La monnaie émit un son sinistre en touchant la surface froide du métal.

La petite s'était assoupie sur le couvre-lit comme un nénuphar sur un étang de velours fripé. Elle s'était endormie avec son manteau, les cordons de son bonnet entremêlés entre ses petits doigts potelés. Juste avant qu'elle ne tombe de fatigue, ils avaient joué aux dés puis elle lui avait fait cadeau d'un dessin où un petit arbre de Noël se tenait tout droit et se débattait vaillamment contre les éléments déchainés.

Il regarda le dessin en se mordant une lèvre. Il n'arrivait pas à nommer le sentiment de lourdeur qu'il sentait monter en lui. C'était un sentiment imprécis qu'il cherchait à chasser mais qui revenait avec l'insistance d'une mouche, quelque chose de gluant et de visqueux qui s'apparentait à la honte. Honte de ne pouvoir offrir rien d'autre à sa petite fille que cette minable chambre d'hôtel d'où ils seraient bientôt expulsés. Honte de ne pas être le père qu'il aurait voulu être. Honte de ne pas avoir été capable de soutenir le regard furieux de son ex-femme. Pourquoi ne voulait-elle jamais rien comprendre.

Ce n'était quand même pas de sa faute s'il avait perdu son permis de conduire et par la même occasion son emploi à la compagnie de taxi, s'il n'avait pas un sou, s'il avait bu trop souvent. Ce n'était vraiment pas de ma faute, répéta-t-il à voix basse. Son ex n'avait rien voulu entendre. Elle l'avait mis à la porte. Prends tes responsabilités, avait-elle hurlé. Pis occupes-toi donc de ta fille pour une fois ! avait-elle ajouté en faisant claquer la porte.

Il regarda par la fenêtre de la chambre d'hôtel, vit qu'il neigeait toujours, se leva et se mit à faire les cent pas sur le tapis élimé. La petite remua légèrement en soupirant. Quelqu'un cogna à la porte. Peut-être une souris ou un rat. Il hésita puis se dirigea presque sur la pointe des

pieds. Le gérant voulait savoir s'il restait pour une autre nuit sans quoi... Il referma la porte en se passant la main dans les cheveux, un geste machinal coulé de désespoir. Il réveilla la petite en lui soufflant sur le visage. Elle ouvrit grand les yeux sans immédiatement reconnaître les lieux. Il la regarda et une fraction de seconde, la prit pour un ange, un ange venu le délivrer. Viens, lui dit-il en rajustant son bonnet, il faut s'en aller... Où ça ? demanda la petite avec sa voix de souris. Je ne le sais pas encore, répondit-il sans la regarder...

Le nez collé contre la fenêtre de son trois et demi, elle regardait mourir un dernier filon de lumière bleutée. La nuit tombait et il neigeait toujours sur les toits de la ville qui filaient à perte de vue, leur ligne interrompue par les clochers qui perçaient le ciel. Elle aurait pu rester des heures ainsi à la fenêtre sans bouger, sans penser, sans même respirer...

Sa rêverie fut interrompue par le bruit d'une dégringolade. Elle tendit l'oreille. C'était encore le voisin du deuxième. À chaque fois qu'il rentrait de la taverne, il se cassait la gueule dans l'escalier. Elle entendait les coups sourds d'un corps trop mou pour se lever puis les grognements d'une voix qui pestait contre l'humanité. Des clés tombèrent en répercutant leur son grêle sur les marches de l'escalier. Elle hésita un instant, ouvrit la porte. La chatte se faufila entre ses jambes, elle se pencha juste à temps pour la rattraper. Aucune trace du voisin sinon l'épave de sa chaise en caoutchouc, abandonnée au pied de l'escalier.

Elle remit un disque de blues sur le phono puis alluma le minuscule arbre de Noël qu'elle avait installé sur une table basse à côté de l'armoire à balais. Elle en était particulièrement fière. C'était le restant d'un arbuste qui avait perdu toutes ses feuilles et qui se dressait stoïquement avec sa tige squelettique et ses branches desséchées. Elle l'avait décoré de lumières blanches et de colliers de baies rouges. Elle contempla son oeuvre d'art artisanale avec satisfaction, alluma le four à gaz et y glissa le poulet.

Voir page C-2 : Conte

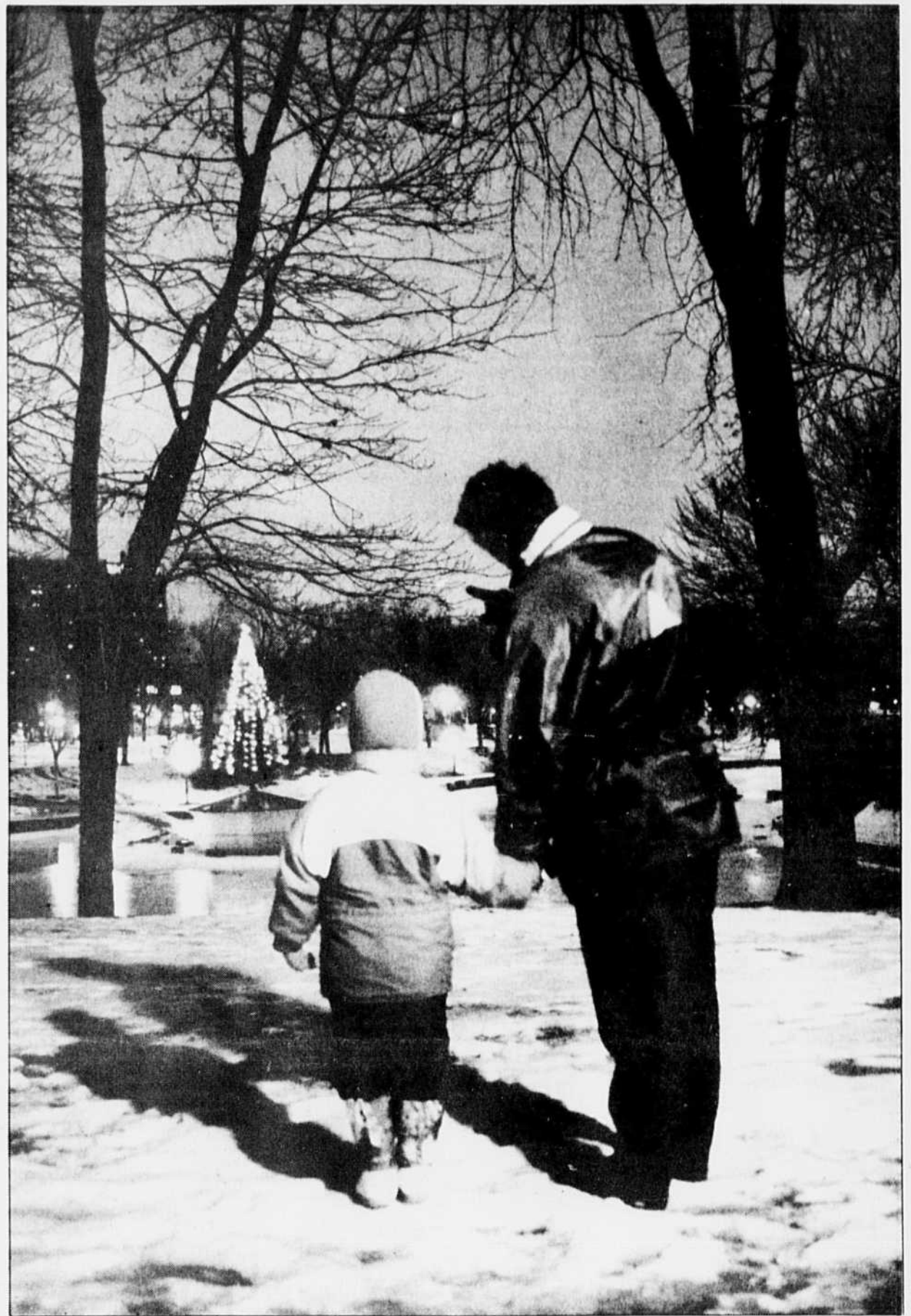


PHOTO JACQUES GRENIER

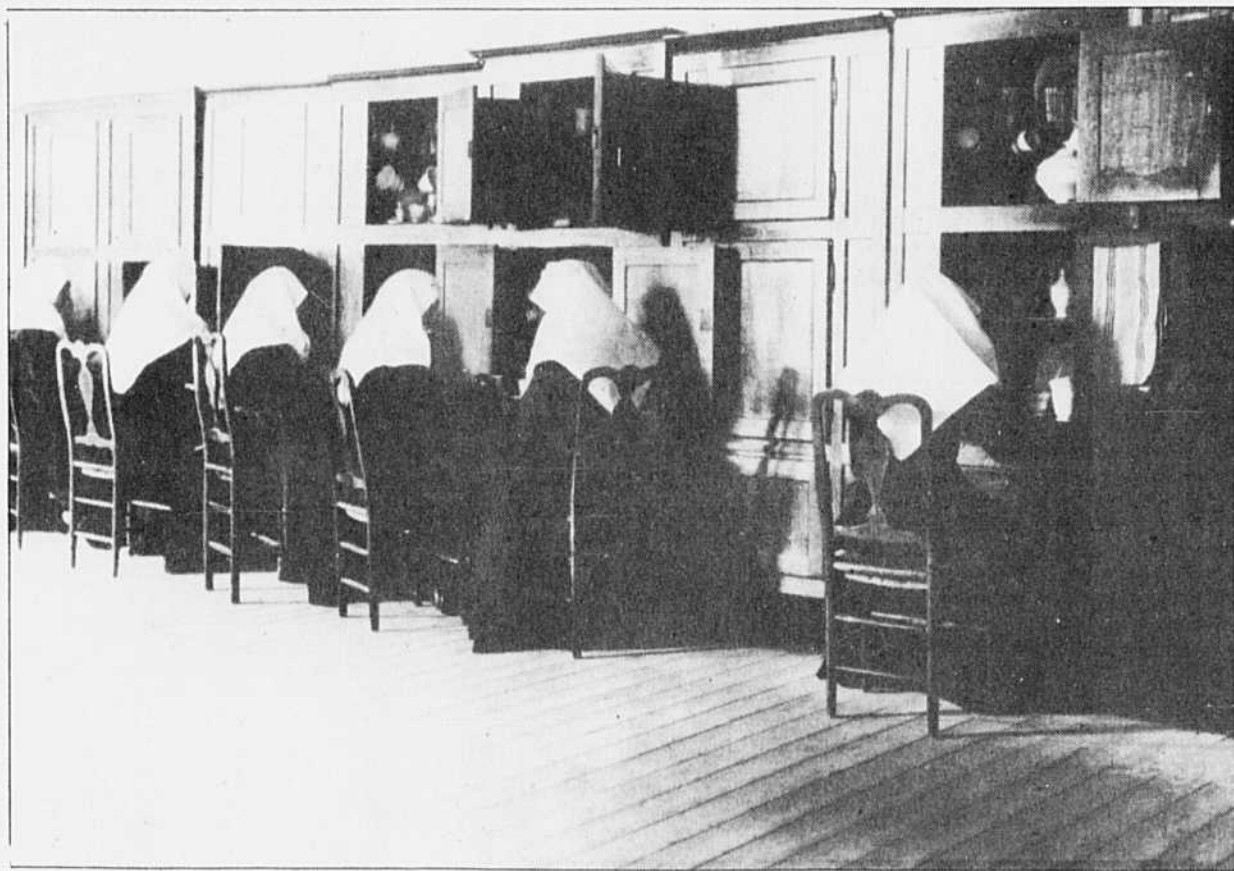
L'Odyssée photographique du National Geographic

Angèle Dagenais

C'EST LA PREMIÈRE FOIS que ces photographies se retrouvent dans les musées. Certaines auront attendu plus d'un siècle leur heure de « gloire ». Et pourtant, ce n'est pas parce qu'elles n'ont pas été vues. Le *National Geographic Magazine* est posté à 10,5 millions d'abonnés et est lu, paraît-il, par quatre fois plus de lecteurs.

Les photographes du National Geographic ne sont pas considérés comme des artistes parce qu'ils remplissent des commandes bien précises pour lesquelles ils sont payés au prix fort; leurs photos doivent servir de supports à un texte; il leur est interdit de faire « de l'art pour l'art », et pourtant...

À parcourir les cinq salles du Musée des arts décoratifs de Montréal (Château Dufresne) qui leur sont consacrées, on a très souvent l'impression de cotoyer le grand art, pas parce que la couleur est impeccable, la précision étonnante, le sujet à couper le souffle mais pour les mêmes raisons que l'on trouve Jacques-Henri Lartigue, Ansel Adams, Alfred Stieglitz, géniaux: leur maîtrise de la technique, de la composition, de la « palette » de contrastes, de tonalités, de couleurs, leur audace, leur sensibilité, leur « vision » dans tous les sens du terme, qui sont celles que



Edmond Sacre : Les Béguines de Gand (Belgique), photo publiée dans l'édition de mai 1925 du *National Geographic Magazine*.

l'on attribue généralement à l'art.

Les conservateurs de l'exposition *Odyssée*, mise sur pied par le Corcoran Gallery of Art de Washington, pour célébrer le centenaire (1988) du National Geographic, ont mis un an à choisir quelque 300 photos — dont un peu moins de 200 sont en montre à Montréal — parmi les dizaines de milliers que compte la Society dans ses classeurs. Une deuxième exposition de photos termine une tournée des musées européens et asiatiques.

Le National Geographic a contribué de façon manifeste au développement de la photo couleur aux États-Unis, en publiant des autochromes (procédé complexe) dès les années 20. D'une revue sérieuse sans aucune illustration à ses débuts en 1888, le *National Geographic Magazine* a vite pris le parti des « technologies de pointe » et encouragé ses explorateurs et photographes à toutes les audaces. Il publiait ainsi dès 1926 les premières photos sous-marines sur plaques autochromes!

Se voulant toujours à la fine pointe des techniques et des grands événements mondiaux, le *National Geographic* consacrera son numéro de mars 1991 à Montréal, en prévision du 350^e anniversaire (il s'y prend un an d'avance). Une photographe suédoise a passé sept mois à arpenter la ville sous toutes ses coutures tandis que le journaliste qui signera le texte

a goûté à l'automne gris des derniers mois.

Les thèmes abordés par l'exposition *Odyssée* sont à l'image de la National Geographic Society qui a financé plus de 3700 expéditions depuis cent ans: ils couvrent les sujets scientifiques, l'exploration physique et humaine de la planète et les faits sociaux au sens large.

Que ce soit cette tête de jeune fille du Mali aux cheveux frémissants et à l'oeil noir, ce mineur de Virginie au visage aussi buriné que le fond de sa mine, ces jeunes Siciliennes au regard ombrageux, cette Algérienne tatouée, couverte de piécettes d'argent, la momie parfaitement conservée de l'homme des tourbières danoises dont on sait qu'il est mort « éborgné » il y a 2000 ans, ces femmes d'un harem turc du siècle dernier jouant aux cartes sur des coussins satinés, ces enfants Amish de Pennsylvanie assisagement sur une marche de perron — j'ai un faible pour les photos d'humains — toutes ces photos n'auraient pas besoin du National Geographic pour exister.

On ne pourrait peut-être pas en dire autant de certaines photos traitant de la nature, de tourisme (plus anecdotiques) ou de thèmes carrément scientifiques tels ces poissons de couleur « fluo » de la Mer Rouge, ce buffle noir dont seule la tête

Voir page C-2 : Odyssée

FRANÇOISE FAUCHER

Traduction et adaptation de Celestina de Fernando de Rojas

MICHEL GARNEAU

Mise en scène

JEAN ASSELIN

Célestine

LÀ-BAS PRÈS DES TANNERIES
AU BORD DE LA RIVIÈRE

Coproduction

OMNIBUS

THÉÂTRE FRANÇAIS
DU CENTRE NATIONAL DES ARTS

15 janvier au 16 février 1991

mardi au samedi, 20 h.

1945, Fullum, 521-4191

espace libre



"Un public enthousiaste accueille Célestine. Françoise Faucher est fabuleuse." André Poulin, *Le Droit*, nov. 90
"As theatre this production must be considered a high point of the season. As a cultural experience it should not be missed." John Hare, *The Ottawa Citizen*, nov. 90

◆ Conte

Ils avaient marché jusqu'au Parc Lafontaine pour voir les patineurs jouer aux cygnes sur l'étang gelé. Mais à quelques heures de Noël, l'étang était désert, les cygnes envolés. Les lumières dans les arbres se balançaient au vent. Ils s'étaient assis sur un banc en groiottant. La petite voulait savoir pourquoi ils ne rentraient pas à la maison, chez maman. Comment lui expliquer que seul l'orgue empêche parfois un homme de sombrer. Il lui répondit que maman était partie en voyage et qu'ils la verraient au Jour de l'An. Mais où est-ce qu'on va coucher ce soir ? fit la petite en traçant un chemin de fer dans la neige avec ses bottes mouillées. Il lui répondit que c'était une surprise.

Au restaurant du coin, il lui commanda un chocholat chaud. Gagner du temps, voilà ce qu'il fallait faire. Il repéra immédiatement le téléphone public au mur près des toilettes. Il réfléchit un instant. Qui appeler ? Ses parents ? Il ne leur avait pas parlé depuis dix ans et ne savait même plus où ils habitaient. Sa soeur ? Elle l'avait mis à la porte aussi pour une stupide histoire de bouteille de Gin. Restait Richard, son copain chauffeur de taxi. Il ne lui refusait certainement pas l'hospitalité pour un soir. Le téléphone sonna dans le vide. Allez Richard, un petit effort pour une bonne cause. Il raccrocha au bout de vingt coups. Il avait épuisé son unique ressource. Il lui en restait bien sûr une dernière. Le sentiment visqueux revint. Pouvaient-ils vraiment faire cela à la petite ?

Ils descendirent Amherst jusqu'à Sainte-Catherine. Marcher faisait du bien ou du moins empêchait l'humidité de lui glacer l'âme. La petite trotta, lui ralentissant de plus en plus, un moteur qui s'essouffait, qui s'esquinte, qui tourne à vide. Ils dépassèrent des vitrines illuminées et enguirlandées avec parfois, un robinet prostré sur le pas de la porte. C'est qui les monsieurs ? demandait la petite. C'est des sans-abri, répondait-il. Est-ce nous aussi on est des sans-abri ? fit la petite. Non, répliqua-t-il, pas nous.

Au coin de Sainte-Catherine et Berri, ils s'arrêtèrent devant un magasin de disques. Il regarda longtemps la photo du chanteur. Tu le connais papa ? fit la petite. Pas vraiment dit-il, mais je connais bien son guitariste. On a même joué dans un groupe ensemble. ... Je veux une guitare, fit la petite. ... Un jour, tu en auras une, promit-il.

Perché sur le rebord de la fenêtre,

Tartare bondit sur le bureau et fit vaciller la flamme de la chandelle. Elle déposa son stylo pour flatter l'animal qui ronronnait de mille moiteurs trop carburés. Viens, dit-elle en la prenant dans ses bras, nous allons te faire une beauté. Elle entraîna le chat qui se débattait et lui fit passer de force un ruban rouge autour du cou. Sa réflexion dans le miroir au fond de la chambre, la surprit. Elle ne s'était pas habillée de la journée. Elle choisit une robe de velours noir moiré, passa un ruban du même tissu dans ses cheveux et entreprit de se maquiller les yeux. Le chat la regardait sans comprendre. « Ben quoi, fite, c'est Noël après tout... »

Quand elle fut maquillée, parfumée, elle se dirigea vers la cuisine et sortit de l'armoire le pâté préféré de Tartare. Elle le lui servit dans une belle assiette en porcelaine qu'elle déposa au pied de l'arbre. Puis elle se versa un peu de vin rouge et alla fouiller dans sa collection de disques pour retrouver *White Christmas* de Bing Crosby.

L'appartement fleurait une chaude odeur d'épices et de cannelle. Elle sortit une nappe blanche, un chandelier à trois branches et mit lentement la table en chantonnant avec Bing. Elle venait juste d'allumer les trois bougies du chandelier quand la sonnette retentit. Elle figea un instant, presque prise de panique. Elle n'attendait personne. La sonnette retentit à nouveau. Elle ne bougea pas, cessa de respirer, en proie cette fois à un début de colère. Qui était donc le sans-gêne qui venait ainsi troubler sa fête ? Le chat miaula, elle lui fit signe de se taire.

Elle écouta la porte d'en bas s'ouvrir puis entendit des pas, plusieurs, presque les pas d'une armée, gravir l'escalier. Pourvu que ça soit la mauvaise adresse, implora-t-elle. Au bout de quelques secondes, elle entendit distinctement quelqu'un de l'autre côté de la porte reprendre son souffle, se racler sa gorge puis cogner. Le chat se précipita vers la porte, son museau collé contre la fente.

Elle prit une grande respiration puis ouvrit la porte comme on ouvre le feu sur un condamné. Un homme et une petite fille piétinaient sur le pas de la porte. Ils levèrent la tête vers elle en même temps. « C'est que... commença l'homme... On est venus pour le réveillon, fit la petite fille. « C'est le guitariste qui nous a invités... »

C'était la veille de Noël. Dans un trois pièces et demi, trois personnes mangeaient un poulet en silence sans oser se regarder. Au phono, Bing Crosby n'en finissait plus de chanter...

À New York les grandes orgues vibrent aussi

Maurice Tourigny

NEW YORK — Cette année, la réalité de Noël ne m'atteignait pas. Je constatais l'agitation générale autour de moi, mais ici l'agitation est presque un mode de vie. J'étais témoin des embouteillages de Madison Avenue, des trottoirs bondés, des excès publicitaires, mais Noël demeurait un brumeux événement prévu pour un avenir lointain.

J'ai eu beau voir le gros flocon de lumières suspendu à l'angle de la 5e Avenue et de la 57e Rue, j'ai eu beau marcher devant les vitrines mécanisées des grands magasins et entendre les cloches et les trompettes des officiers de l'Armée du Salut... rien n'y faisait.

Après tout, Noël c'est le froid, la neige, les maisons surchauffées, les lainages qui piquent, etc. Ma veste de cuir léger me suffit encore, le sol est bien sec et mes bottes de bûcherons dorment au fond du placard. Il y a même quelques feuilles tenaces aux arbres de Madison Square Park. Pas de quoi vous propulser dans l'ambiance des fêtes, n'est-ce pas ?

Et puis un soir, tout a changé ! Le 16 décembre, en me rendant à ma vidéothèque de la 2e Avenue, Bang ! j'ai été frappé du *feeling* de Noël. Une seule image a suffi : le gros sapin de Gramercy Park couvert de serpents de lumières multicolores et coiffé d'une étoile de Bethléem dorée et brillante. Pas très original, j'en conviens, mais les ampoules rouges, bleues, vertes et oranges m'ont fait un effet boeuf.

Étourdissement mineur, saut arrière dans le temps... me voici enfant anxieux à l'heure où ma mère allume l'arbre de Noël... Ah !

Vingt-cinq ans plus tard, je passe un autre Noël à New York. Que faire ? Noël chez M. à la campagne, au bord de l'Atlantique, suivi d'une longue promenade, bien arrosée de vin, sur la plage d'hiver, vide et émouvante ? Noël chez E. avec sa famille torontoise qui s'en vient en ville et ses enfants qui rient aux éclats en déchirant les emballages de leurs cadeaux ?

À moins que je ne donne le réveillon chez moi, pour les amis qui ne quittent pas New York. Même à la dernière minute, les convives seront faciles à trouver.

Noël est célébré à travers les États-Unis mais dans un très grand nombre de foyers, la première fête familiale est Thanksgiving à la fin novembre. Donc, bien des New-Yorkais par adoption ne se déplacent pas de nouveau quand vient Noël. Pour la population juive, c'est un peu la même chose. Hanukkah, le semaine de festivités de décembre, n'a pas l'importance religieuse de Yum Kippur ou de Passover... donc d'autres convives possibles.

Je me souviens d'un réveillon d'il y a quelques années. Une vague de froid gerçait New York, le vent pou-



PHOTO AP

Aussi brillante de nuit que de jour, mais plus encore durant la période des Fêtes !

sait les piétons contre les murs. J'avais invité une quinzaine d'amis à minuit. On aurait dit un comité des Nations unies : une Française, un Italien, un Australien, un Israélien, une Anglaise, des Canadiens, des Québécois et des Américains. Le bibi de moules fumait, le coq au vin en croûte répandait son odeur dans tout l'appartement. Pour dessert, des tartes aux pacanes, une vraie recette du sud d'un ami Louisianais.

Si je répétais cette soirée polyglotte ? Ai-je le goût de popoter pendant une journée ? La nuit porte conseil.

Une chose est certaine : je ne manquerai pas la messe de Noël, je des seules traditions que j'ai gardées intactes. Après avoir étudié minutieusement le programme musical des églises de Manhattan publiés chaque année dans le *Times*, j'ai choisi Mozart, Haydn, Pergolèse et bien sûr les cantiques d'usage à la Church of the Transfiguration. Chaque paroisse prépare des concerts de choix, fierté d'un chœur solide et de solistes à voix.

J'attends avec impatience le moment où je pourrai entonner un sonore *Adeste Fideles*; je suis toujours le seul entêté à la version latine du chant de Noël, je ne me suis jamais fait au *O Come All Yee Faithfull*.

Dans plusieurs églises, le pasteur accueille les fidèles sur le parvis où les premiers cantiques sont chantés par ceux qui ne craignent pas la fraîcheur de la nuit new-yorkaise, et puis

une procession et puis l'orgue, etc. N'allez pas croire que je sois devenu un fanatique religieux mais une bonne messe de minuit bien chantée demeure une de mes priorités du temps des fêtes.

À la sortie du service, les gens retournent lentement chez eux question de se préparer l'estomac pour le festin. Ils débambulent en petits groupes par les rues décorées. Certains découvriront au pied de l'arbre des bijoux, des vêtements, des livres, etc.

Pendant ce temps, dans les abris municipaux des bénévoles essaieront d'égayer le Noël des dépossédés, de préparer un repas plus sain et plus alléchant que ceux des soupes populaires. Mais Noël ou pas, certains n'auront que les poubelles de Manhattan comme réfrigérateurs et d'autres seront abandonnés sur leur grabat, décharnés, sans aide, sans argent, sans amour. Tous ceux-là, j'y penserai quand l'orgue s'emparera de la petite église.

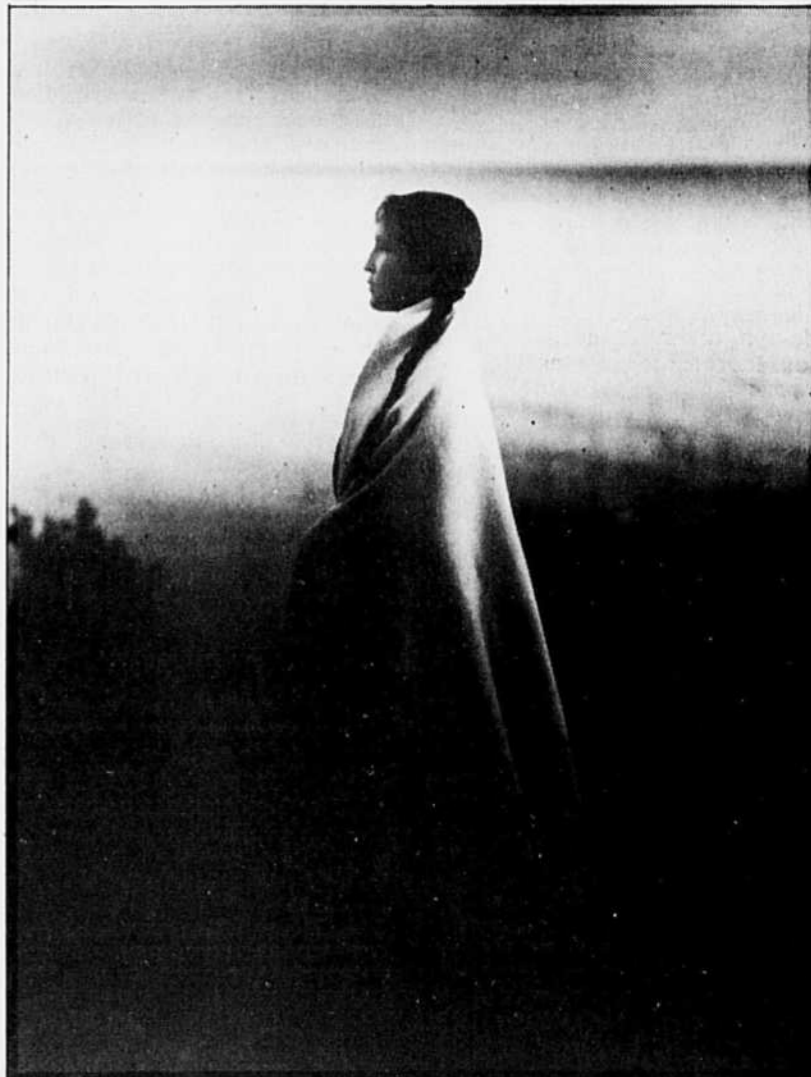


PHOTO NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Roland W. Reed : *Le vent de l'ennemi* (la tribu Ojibway), photo inédite réalisée en 1907.

◆ Odyssee

émerge d'une eau laiteuse parfaitement opaque (le Gange en l'occurrence), de cet hippopotame jouant au sous-marin dans un tunnel de plantes aquatiques, de ces photos prises sur la Lune par l'astronaute Eugene Cernan de la NASA, de ce cliché d'un essai nucléaire sur l'atoll de Bikini dont on mesure le souffle prodigieux par la courbure des palmiers plusieurs centaines de milles plus loin ou de cette taupe au nez « étoilé », véritable monstruosité de la nature...

Il est presque impossible de décrire cette exposition tellement elle est variée et passionnante. On y passera certainement de longues heures, plés en deux (les vignettes des photos sont accrochées à un mètre du sol, par manque d'espace). Si le lumbago ne vous talonne pas trop les reins à la sortie, vous pourrez flâner à la boutique du musée, feuilleter le magnifique catalogue (65 \$) — qui peut constituer un super cadeau de Noël — ou tous ces objets *design* qu'offre le musée à des prix tout à fait convenables.

Le cadeau idéal pour Noël

Henri Dès

Chante pour les enfants

27, 28, 29 et 30 décembre à 16 h 30

Billets: 12 \$ et 10 \$ (Enfants: 10 \$ et 8 \$)

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Réervations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$.

texte Michel Garneau d'après La petite fille aux allumettes de Hans Christian Andersen

POUR TOUTE LA FAMILLE!

la ptite marchande

scénographie mise en scène Petr Baran musique Catherine Gadouas éclairages Guy Simard une production de l'illusion, Théâtre de Marionnettes

du 19 au 30 décembre 1990

LA LICORNE RESTAURANT THÉÂTRE 4559 RUE PAPINEAU 523-2246

EN VENTE CHEZ ADMISSION (514) 522-1245

en collaboration avec Esso L'Impériale

RICHARD DESJARDINS

une présentation LE DEVOIR

15 A COMPLET R 91 22 AU 26 JANVIER 91 20h30

RESERVATIONS: (514) 523-2246 (Licorne) (514) 522-1245 (Admission)

AU THÉÂTRE LA LICORNE 4559, RUE PAPINEAU, MONTRÉAL

SHOW-SUR LICORNE

EN VENTE CHEZ ADMISSION (514) 522-1245

CKAC 73 AM

PERIODICA

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 22 DÉCEMBRE

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE CIEL MF PRÉSENTE À 22:00

- sinfonias nos. 1 & 5 (C.P.E. Bach)
- concerto pour hautbois K. 314 (Mozart)
- extr. divertimento en ré K. 334 (Mozart)
- concerto pour piano no. 27 (Mozart)
- concerto pour flûte et orchestre (Rosetti)

DEMAIN SOIR, 22:00

- triple concerto en ré majeur (Salieri)
- concerti op. 9 nos. 3-5-6 (Albinoni)
- concerto pour clarinette K. 622 (Mozart)
- concerti pour viole d'amour K. 395-396 (Vivaldi)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

orchestre de chambre I MUSICI DE MONTRÉAL Yuli Turovsky

CONCERT DE NOËL

Symphonie des jouets les gagnants du Concours pour jeunes solistes IMM

Pierre et le Loup raconté par Jean-Guy Moreau

27 et 28 décembre 1990, 19h30 SALLE POLLACK

Billets: 16\$/8\$ (Frais de service)

EN VENTE CHEZ ADMISSION (514) 522-1245

JOÏES musique SCOTT

PN AIR transporteur officiel

CINÉMA

La publicité peut même être intelligente et drôle



Les Grands Crus de la Pub Cannes 1990

Les 102 films gagnants du Festival international du film publicitaire de Cannes 1990, 83 minutes. Au Parisien.

Francine Laurendeau

JE ME SUIS longtemps crue complètement allergique à la publicité. À la télévision surtout, où elle nous est sauvagement imposée, interrompant le fil des meilleures émissions. Mais ce n'est pas de ce problème-là que je veux parler aujourd'hui. Je veux parler du mortel ennui qui se dégage des commerciaux télévisés.

Encore récemment, partagée entre la colère et l'abattement, je regardais défiler les messages publicitaires. Coca-cola, Molson Dry, Harvey's, Chiclets, Honda, Welch's, Poster Party, SOS Taxe de Léon, Anacin, Remington... Sinistre. Cela oscillait entre le lourdement local et le pompeusement conventionnel. Pourquoi ?

Pourquoi la pub du rasoir Braun est-elle aussi plate et descriptive chez nous alors que pour vendre le réveille-matin du même Braun, une adorable pub de la RFA (un perroquet imposant le silence à un ré-

veille-matin) arrive à suggérer et séduire en quelques secondes à peine ?

Vous allez me dire que je suis injuste, qu'il ne faut pas comparer les films gagnants de Cannes avec n'importe quels films pris au hasard ici. Non, je ne suis pas une spécialiste de la question, je ne m'embarasse pas d'études de marché ni de post mortem de campagnes publicitaires.

Mais il m'arrive assez régulièrement de voyager et donc de pouvoir comparer (au cinéma comme à la télévision) le niveau général de nos commerciaux avec ce qui se fait à l'étranger, notamment en Europe. Et ce n'est pas flatter pour nous, croyez-moi. Oui, je le sais, les agences de publicité québécoises et canadiennes investissent beaucoup d'argent dans leurs projets. Et elles engagent les meilleurs techniciens. Mais le moins que l'on puisse dire c'est que dans ce monde-là, l'imagination n'est pas au pouvoir. Et encore moins l'audace.

Or, comment toucher le commun des mortels, sinon en l'amusant, en l'étonnant, en l'intriguant ? Il ne veut surtout pas, ce consommateur présumé, qu'on lui assène un message ronflant, prétentieux, sirupeux, voire moralisateur comme c'est trop souvent le cas.

J'ai été très intéressée de lire il y

a pas si longtemps dans les pages économiques du *Devoir* l'interview de Jean-Jacques Strélski qui, après un exceptionnel parcours de plus de 16 ans qui a marqué l'industrie publicitaire québécoise, annonçait sa décision de retourner en France. J'ai encore besoin de rêver, déclarait substantiellement le directeur de la création de la première agence de publicité au Québec.

« Je crois que la pub québécoise est en bonne santé mais je m'y sens moins bien. On voudrait que je soit sage, alors que je suis fou. »

Qu'allons-nous devenir sans lui, sans ce brin de folie qui fait si cruellement défaut à nos professionnels de la pub ?

Et ce n'est pas un hasard si, parmi les 102 films primés au dernier Festival international du film publicitaire de Cannes, il n'y a pas un seul gagnant québécois (ou canadien). Une vaste conspiration internationale ? Allons donc. Bien sûr que la compétition est dure et qu'il y a un jeu à jouer dont il faut connaître les règles. Bien sûr que se constituent des alliances et qu'il faut s'entourer de stratèges. Et bien sûr qu'on n'est pas nécessairement d'accord avec le palmarès final. Mais je trouve très instructive l'expérience de voir ces très courts métrages où se côtoient la Grande-Bretagne, les É.-U., le Ja-

pon, l'Italie, la Norvège, la RFA, la Corée, la France, le Brésil, l'Australie, l'Espagne, le Danemark, la Finlande, l'Afrique du Sud, la Hollande, la Suède, la Suisse, l'Équateur, le Chili et la Nouvelle-Zélande.

Si l'accumulation risque par moments de devenir lassante, la diversité de ce kaléidoscope et ce jaillissement d'idées souvent rafraîchissantes ont quelque chose de salutairement stimulant. Certains messages vont très loin. Ainsi, celui-ci.

C'est du noir et blanc. La pellicule est traitée pour qu'on croie à des archées. Devant la caméra, un couple d'un certain âge salue. Commentaire en voix off : ce sont Monsieur et Madame Thatcher, les parents de Margaret Thatcher. Autre climat visuel, un autre couple s'agitte : ce sont les parents de Noriega. Et enfin, on nous présente les parents de Ceausescu.

Tandis que le spectateur se demande ce qu'on peut bien vouloir lui vendre, imperturbable, le commentateur poursuit : « Si seulement ces couples avaient utilisé le condom X ! » (C'est dit en anglais car le message, croyez-le ou non, est britannique). Oui, on peut à la fois être drôle, intelligent, audacieux et... publicitaire.

On a déjà vu du meilleur Sidney Pollack

Havana

Film de Sidney Pollack, avec Robert Redford, Lena Olin, Alan Arkin, Tomas Milian. Image : Owen Roizman. Musique : Dave Grusin. (États-Unis, 1990) 145 min. Aux cinémas Centre-Ville, Pointe-à-Claire, le Faubourg, Bonaventure.

Odile Tremblay

Au cours des années 1950, on disait de la Havane, qu'elle était « la ville la plus sexy du monde », avec ses clubs de nuit, ses prostituées nichées à tous les coins de rues, ses fêtes, ses casinos. Ville de contrastes aussi où la misère filtrait derrière le faste et le clinquant des palaces.

À l'époque, on considérait la capitale cubaine un peu comme une annexe des États-Unis; le touriste était roi... et riche. Bien des hommes d'affaire et des aventuriers américains venaient se la couler douce la fin de semaine à l'ombre de ses pal-

miers, dans les volutes de ses cigares, alors que massés dans ses bidonvilles, le peuple lui, crevait de faim. C'était avant « les événements », avant Castro, avant la fracture.

Dans un mélange de fiction et de réalité historique, voici que Sydney Pollack fait renaître avec *Havana* ce moment charnière : en 1958, les derniers huit jours du régime Batista, quand les deux ordres, l'ancien et le nouveau, se sont affrontés et que le pouvoir a changé de main.

Le thème est explosif. On eut attendu du réalisateur de *Out of Africa*, de *Tootsie*, de *They Shoot Horses, Don't They?* qu'il le traite de façon magistrale. Mais le film traîne en longueur, laisse sa faim. Décevant, vraiment !

En vedette : Robert Redford dans le rôle de Nick. Nick est un joueur de poker de haut vol. Complètement apolitique, sans port d'attache ni lien affectif, il hante les casinos en castor blanc, courtise le risque, les étrointes

furtives. Jusqu'au jour où il rencontre Roberta (Lena Olin). Elle est l'épouse d'un révolutionnaire cubain, Arturo Duran. Elle rêve de justice, de liberté, goûte à la torture pour ses allégeances.

En principe, rien ne devrait réunir deux êtres aussi dissemblables. Mais Nick s'éprend de Roberta. Et pour elle, par elle, il découvre le monde des guerilleros, s'y mouille. *Havana* est un film romantique qui décrit des amours impossibles.

En arrière-plan, la vieille Havane. Les joueurs se ruent sur les tapis verts du casino, les effeuilleuses se dénuident dans les dancings, la corruption est partout.

Nous sommes au lendemain de Noël, en pleines festivités de fin d'année. Et il y a de l'électricité dans l'air. Les révolutionnaires ont pris le contrôle des campagnes, s'approprient à investir la capitale. La caméra de Sidney Pollack s'attarde à cerner les contrastes : le grand boulevard Prado tout illuminé, les rues sôm-

bres où l'armée perquisitionne et torture.

Le film a voulu recréer l'atmosphère de ces jours de déclin et de fièvre qui marquèrent la chute d'une dictature. Mais on eut préféré une approche plus fine, moins « commerciale ». Quoique peu crédible, l'idylle Nick/Roberta occupe énormément d'espace. Elle prend le pas sur le contexte politique, l'étouffe en quelque sorte.

Même si Robert Redford arrive à interioriser ce rôle-ci comme tous les autres, même si Lena Olin lui donne la réplique avec aplomb, leur liaison demeure bancale. Faiblesse sans doute du scénario; elle ne cadre pas avec leurs personnages respectifs.

Par ailleurs, la projection, qui dure près de deux heures et demi, donne dans l'interminable. « *Havana* » aurait eu besoin de coupures, de finitions. On a déjà vu du bien meilleur Pollack.



Lena Olin et Robert Redford, les deux vedettes de *Havana*.

Louable premier essai

Légers qui-proquos

Réalisé par Ricky Tognazzi, d'après la pièce de Claudio Bigagli *Piccoli Equivochi*, avec Sergio Castellitto, Lina Sastri, Nancy Brilli, Nicola Pistoia, Roberto Citran, Pino Quartullo. Images : Alessio Gelsini. Musique : Enzo Jannacci. (Italie, 1990). V. française. Au Parisien, 82 min.

Odile Tremblay

ON CONNAIT très bien son père, l'acteur et réalisateur Ugo Tognazzi. Voici qu'une génération au-dessous, Ricky Tognazzi signe aujourd'hui au cinéma un tout premier long métrage : *Légers qui-proquos*. Le film, qui s'est mérité à Sète le prix Georges Brassens 1989, est l'adaptation d'une pièce de théâtre de Claudio Bigagli. Du jeu des planches, il a conservé l'unité de lieu (l'action se passe entièrement dans une maison de

Rome) et les mollièresques malentendus qui tissent l'intrigue de cette psycho-comédie de moeurs à l'italienne. Il a conservé aussi un certain statisme dont s'accommode plus ou moins bien le 7e art.

Paolo (Sergio Castellitto) est un acteur au chômage qui ne décolle pas des pénates de son ex-petite amie Francesca (Lina Sastri). Celle-ci s'est absentée de la ville, a laissé sa maison aux amis. Depuis plusieurs mois, elle nage dans le succès et brûle les planches en tournée italienne avec son nouveau Roméo, un régisseur de théâtre. Quant à Paolo, drapé dans ses regrets, dans ses manies, il attend toujours l'infidèle.

Autour de lui, gravitent d'autres acteurs au chômage : Enrico, Giuliano et Sophie. Tout ce beau monde se frôle, se ment, se trompe, se flatte. Enrico a-t-il, oui ou non, couché un soir avec Francesca ? Devant Paolo,

il s'en défend bien haut, mais allez-y voir... Et que faisait Sophie dans le lit de Paolo ? Lui sert-elle uniquement de paravent afin d'attiser la jalousie de Francesca ? Grand souper de poisson et de nouilles au retour de la propriétaire des lieux. Chacun revêt son masque pour le bal des malentendus. Petites lâchetés, légères trahisons, pieux mensonges, semi-confidences sont les ingrédients de cette salade de saison.

Sans avoir l'air d'y toucher, c'est le siècle que dépeint Ricky Tognazzi dans une comédie aigre-douce qui ressemble à la vie moderne. Pas de grands effets scéniques ici, pas d'intrigue rebondissante non plus ni d'éclats de rire tonitruants. Mais un jeu fin où surnage l'interprétation toute en relief de Sergio Castellitto. Migron, mi-paumé, celui-ci campe un Paolo tragi-comique touchant et sympathique à qui Lina Sastri (qui

évoque une Anouk Aimée italienne) donne la réplique avec beaucoup de sensibilité.

Dans sa facture et dans ses thèmes, *Légers qui-proquos* est un film de demi-tons courtisant l'ironie fine. Ricky Tognazzi braque son faisceau sur la folie contemporaine de l'auto-analyse, de l'apitoiement sur soi où toute une génération s'enlise. Mais cette peinture de moeurs fait trop de sur-place, gagnerait à être pimantée davantage. Faute d'action proprement dite, elle en devient un peu ennuyeuse et le spectateur étouffe quelques bâillements.

Pour un premier long métrage, le jeune réalisateur italien relevait un défi de taille en enfermant ses protagonistes dans un seul lieu. Cela a produit un film intimiste, émouvant parfois, plein de promesses toujours, mais assez mal oxygéné en bout de ligne.

IFAMOUS PLAYERS

Une comédie-espionnage, inspirée de l'affaire RAINBOW WARRIOR. Ils ont pour mission de vous faire rigoler!!!

Maintenant à l'affiche!

UN FILM DE GÉRARD OURY

Vanille Fraise

"Mot de passe pour RIRE!"

PIERRE-ARDITI SABINE AZÉMA ISAACH DE BANKOLE

DANIEL THOMPSON RICCARDO CUCIOLA

JACQUES PERIN GÉRARD OURY DANIEL THOMPSON LUIGI ANDO TONDI

ALAN SARTI ALBERT BERNARDINI GUY BÉGIN

FRANÇOISE ALBERTINI CHRISTIAN LORÉ MICHELLE ROY ALEXANDRE MOUCHERON

ANTHONY DE LUZMONT TONNERRE FILM ARIANE GILLES FILMS / CÉLÉBRITÉS

VERSAILLES 353 7680

LA PARISIENNE 861 3034

VEN 7:30-9:40 1:00-3:10-5:20-7:30-9:40

LUN 1:00-3:10-5:20-7:30

MAR 3:10-5:20-7:30-9:40

COUCHE TARD sam 11:45

12:30-2:40-4:50-7:10-9:30

LUN 12:30-2:40-4:50-7:10

MAR 2:40-4:50-7:10-9:30

CHANSONS GIPSY KINGS

CKOI 96.9 FM

SWISSNES

Dusseault sera Marilyn

(PC) — Louise Dusseault tiendra le rôle titre du feuilleton quotidien *Marilyn*, à l'antenne de Radio-Canada en septembre 1991. Jouant aussi bien depuis ce temps au théâtre qu'à la télévision, Mme Dusseault avait débuté à R.-C. dans *La souris verte*.

Écrit par Lise Payette, *Marilyn* gravite autour d'une Gaspésienne devenue bonne dans une famille bourgeoise de la métropole. Cent cinquante épisodes seront produits par R.-C. pour 1991-92, diffusés à raison de quatre ou cinq par semaine.

MEILLEURE RÉALISATION Un film de MICHEL MOREAU

LES TROIS MONTRES DE MICHEL TREMBLAY

OU PROMENADE DANS L'IMAGINAIRE D'UN ÉCRIVAIN

1990

SUR VHS EN LIBRAIRIE

CRÉPUSCULE VIDEO

UNE PRÉSENTATION DE BELL CANADA

« Frissons garantis ! » O. Tremblay, *Le Devoir*

« Une radiographie fascinante et spectaculaire de l'état de la planète Terre. » R. Homier Roy, *CKAC*

« Un beau manifeste en faveur de la Terre. Spectaculaire ! » C. Deschênes, *Montréal ce Soir*

PLANÈTE BLEUE

« La beauté et la fragilité de notre planète vue avec l'élégance et les vertiges d'un vol d'oiseau. » S.-A. Blondin, *Montréal Express*

« Une expérience inoubliable ! Des images inédites, saisissantes ; 42 minutes palpitantes et bouleversantes. Un des rares films qu'on peut qualifier d'essentiel. » H. Roberge, *La Presse*

Un nouveau regard sur la Terre. Le tout dernier film IMAX.

Le cinéma IMAX au Vieux-Port de Montréal, angle de la Commune et Saint-Laurent • Métro Place-d'Armes • Renseignements : 496-4629

Bell CRAC 73AM CITE VOIX CFTM CFCF 600 CFQR 92.5

EN VENTE CHEZ ADMISSON (514) 522-1245 1-800-361-4595

LE DEVOIR

offre 45 paires de billets pour
Dans la solitude des champs de coton
de Koltès



Mardi le 15 janvier 1991

Pour participer à ce concours, complétez le coupon-réponse ci-dessous et faites-le parvenir à:
"CONCOURS ESPACE GO"
Le Devoir
211 rue du St-Sacrement
Montréal, Québec H2Y 1X1

Nom: _____
Adresse: _____
Ville: _____
Code postal: _____

Le concours débute le 20 décembre 1990 et se terminera le 26 décembre 1990 à minuit. Le tirage aura lieu le 27 décembre à minuit. Les gagnants seront avisés par la poste. La valeur des prix attribués est de 1 080 \$. Les règlements du concours sont disponibles aux bureaux du Devoir. Les prix devront être acceptés tel quel. Aucun changement de date ne sera autorisé.

CINÉMA

Chef-d'oeuvre insolite

Alice

Film écrit et réalisé par Jan Svankmajer, d'après Lewis Carroll.
Interprète: Kristina Kohoutova.
Animation: Bedrich Glaser. Photos: Svatopluk Maly. Son: Ivo Spal et Robert Jansa. Décors: Eva Svankmajerova et Jan Svankmajer. (Tchécoslovaquie, 1988) 83 min. En version française au Quartier Latin.

Francine Laurendeau

J'AURAIS envie de vous dire : allez-y d'abord, nous en parlerons ensuite. C'est qu'il faut voir ce film sans préventions, sans attente précise, pour en subir pleinement l'envoûtement. Je vais donc tenter de le cerner sans jamais directement le décrire.

Certes, c'est l'adaptation d'une oeuvre célèbre, l'inépuisable *Alice au pays des merveilles*. Mais c'est une adaptation tellement libre, tellement inventive, qu'on en oublie de comparer le livre et le film. À partir de l'univers de Lewis Carroll, Jan Svankmajer érige le sien et nous y entraîne sournoisement.

Au début, on ne se méfie pas. Sa fillette est une Alice parfaitement carrollienne. Il a eu du mal à trouver cette rêveuse éveillée dont les yeux, « à la fois proches et lointains, expriment le rêve et l'inquiétude. » Et quand les yeux de Kristina Kohoutova perdaient cette expression, il interrompait le tournage.

Un tournage qui allait durer plus d'un an et se révéler ardu parce qu'abstrait pour l'enfant qui devait jouer sans voir ses partenaires. Car autour de la vraie petite fille, les animaux et les objets sont mûs par la magie de l'animation. Mais le travail de Bedrich Glaser est très différent des classiques de l'animation tchécoslovaque, de Pojar ou de Trnka. Oubliez aussi *Roger Rabbit*.

C'est peut-être parce que Svankmajer est venu sur le tard au cinéma. Artiste indépendant (peinture, dessins, collages, arts graphiques, objets tactiles), il a aussi travaillé pour le théâtre : théâtre de masques, théâtre de marionnettes. Les objets le fascinent.

Objets apparemment familiers mais qui, détournés de leur usage quotidien, deviennent étrangement insolites, voire menaçants. Et c'est



Kristina Kohoutova, dans le rôle d'Alice, un film écrit et réalisé par Jan Svankmajer.

PHOTO ARCHIVES

par cette subversion que son *Alice*, bien qu'inclassable, s'apparente au cinéma fantastique.

Cette fascination est toute entière dans le film dont décors et accessoires sont signés Jan Svankmajer et Eva Svankmajerova, sa compagne peintre et écrivain. Nous avons tendance à abuser (moi la première) du terme « surréaliste ». Eh bien ! Svankmajer, lui, est un authentique surréaliste depuis bon nombre d'années. (Il est né en 1934 et on se dit que dans le contexte que l'on sait, sa vie d'artiste très certainement marginal n'a pas dû être facile.)

Mais, précise-t-il, « l'imagination de mes films est naturellement plus proche du surréalisme sarcastique, représenté par des auteurs comme Benjamin Péret, Karel Hynek, Vraatislav Effenberger, que du surréalisme lyrique incarné par un Breton, un Eluard ou un Sbynek Havlicek. »

Il se dit également proche de Bunuel, de Poe, du roman noir, de Max Ernst et, surtout, de Giuseppe Arcimboldo, ce peintre curieux et fascinant du XVI^e siècle qui inventait des tableaux fantastiques, « têtes composées » et *ghiribizzi*, chers aux

surréalistes. Svankmajer vit dans l'un des plus anciens quartiers de Prague, le Prague magique qui a inspiré Kafka et Meyrink. Et il ne situe pas son *Alice* dans l'Angleterre victorienne mais dans les vieux quartiers de Prague.

N'ayons pas peur des mots. *Alice* est à sa manière un véritable petit chef-d'oeuvre dont le caractère insolite peut désarçonner, au premier abord, mais qui, peu à peu, envoûte et alimentera longtemps votre imagination. Voilà pourquoi il ne faut pas craindre d'y amener ses enfants dont l'imagination, ces temps-ci, est bien mal nourrie.

FAMOUS PLAYERS

LES GRANDS CRUS DE LA PUB - CANNES 1990

LES MEILLEURS FILMS PUBLICITAIRES DU MONDE 1990

Maintenant à l'affiche!

Le PARISIEN
1-15-3-20-5-25-7-30-9-35
Lun 1-15-3-20-5-25-7-30
Mar 3-20-5-25-7-30-9-35

GRAND PRIX SPÉCIAL DU JURY
Festival des Films du Monde

Le sort de chacun des personnages nous concerne tellement qu'on quitte la salle la gorge serrée et avec le regret de les abandonner. En deux mots, «*Mery pour toujours*» est un film superbe, un film qui prend aux tripes. ■ FRANCO NUOVO, LE JOURNAL DE MONTREAL

«*Mery pour toujours*» est basé sur des faits vécus. Les mots sont crus: certaines scènes sont très violentes. Un très beau film, touchant et puissant. ■ DENISE MARTEL, JOURNAL DE QUÉBEC

MARCO RISI
MICHELLE PLACIDO
MERY POUR TOUJOURS
VERSION FRANÇAISE
MERY per sempre

Maintenant à l'affiche!

Le PARISIEN
12-30-2-40-4-55-7-05-9-20
Lun 12-30-2-40-4-55-7-05
Mar 2-40-4-55-7-05-9-20

Le film de Noël tout indiqué pour les enfants et leurs parents.

A L I C E

UN FILM DE JAN SVANKMAJER
INSPIRÉ PAR «ALICE AU PAYS DES MERVEILLES» DE LEWIS CARROLL

VERSION FRANÇAISE
tous les jours (EXCEPTÉ LES 24-25)
à 1h30 et 3h30 jusqu'au 6 janvier

LE QUARTIER LATIN
858, est STE-CATHERINE • 849-0041

Un véritable petit bijou à découvrir pour se faire plaisir

SÉLECTION VENISE 90
PRIX KODAK

MARGHERITA BUY dans

LA GARE

LA STAZIONE V.O. italienne avec S.-T. FRANÇAIS
Réalisé par et avec SERGIO RUBINI

Tous les jours
17h30, 19h30 et 21h30
(excepté les 24 et 25 déc.)

LE QUARTIER LATIN
858, est STE-CATHERINE • 849-0041

CHER BOB HOSKINS WINONA RYDER

VOICI NOTRE MÈRE.

LES SIRÈNES

PRIEZ POUR NOUS.

EN VERSION FRANÇAISE ORION PICTURES

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS
CARREFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARREFOUR

VERSION ORIGINALE ANGLAISE MERMAIDS

ÉGYPTEIN 1455, RUE PEEL
DÉCARIE DÉCARIE SUD DE JEAN-TALON
CENTRE-VILLE 2001, RUE UNIVERSITY

"LE FILM LE PLUS DRÔLE DE 1990!"

Jim Whaley, PBS CINEMA SHOWCASE

"UNE PERFORMANCE REMARQUABLE DU JEUNE CULKIN."

Serge Dussault, LA PRESSE

UNE COMÉDIE DE JOHN HUGHES

MAMAN

version française de J'AI RATÉ L'AVION HOME ALONE

BERRI ST-DENIS & STE-CATHERINE
LE PARADIS 8215, RUE HOCHÉLAGA
TERREBONNE 1071, CHEMIN DU COTEAU
LAVAL 2000 3195, BOUL. ST-MARTIN O
LONGUEUIL PLACE LONGUEUIL
COMMODORE 5780, BOUL. GOUIN O
ST-JÉRÔME CARREFOUR DU NORD
JOLIETTE JOLIETTE
ST-JEAN BOITE À FILMS
DRUMMONDVILLE CAPITOL
SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA

"LE GENRE DE FILM QU'ON AURAIT AIMÉ VOIR À DIX ANS POUR POUVOIR RESTER MARQUÉ À VIE."

Eric Fourlany, VOIR

14 ANS

KEVIN COSTNER

IL DANSE AVEC LES LOUPS

DANCES WITH WOLVES

EN VERSION FRANÇAISE

LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE
DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS
LE PARADIS 8215, RUE HOCHÉLAGA
LONGUEUIL PLACE LONGUEUIL
TERREBONNE 1071, CHEMIN DU COTEAU

VERSION ANGLAISE

LE FAUBOURG 1614, RUE STE-CATHERINE O
POINTE-CLAIRE 6341, TRANSCANADIENNE

"Susan Sarandon est admirable- et parfois bouleversante- d'intensité, de vérité. De sensualité agissante aussi."

Huguette Roberge, La Presse

14 ANS

SUSAN SARANDON
JAMES SPADER

WHITE PALACE

VERSION FRANÇAISE

LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE
DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS
CARREFOUR LAVAL 2330, BOUL. LE CARREFOUR
SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA

MUSIQUE

Élégance des noëls anciens

Noël, Noël !

Noëls français, du 12e au 16e siècle, avec la Camerata de Boston et l'Ensemble de bombardes et de saqueboutes de Boston, dir. Joel Cohen. Erato 2292-45420-2.

Noëls pour orgue, de Lebègue, Dandrieu, Daquin et Balbastre, avec Marie-Claire Alain aux grandes orgues Moucherelet de la Cathédrale Sainte-Cécile d'Albi. Erato 2292-45455-2.

Adeste fideles, Noëls avec les Petits Chanteurs du Mont-Royal, dir. Gilbert Patenaude, avec l'organiste Rachel Laurin. Analekta AN 2 9301.

Elizabethan Christmas Anthems, avec l'ensemble vocal Red Byrd et le Rose Consort of Viols. Amon Ra CD-SAR 46.

Christmas Carols, avec le chœur du King's College de Cambridge, dir. David Willcocks et Philip Ledger. EMI CDM 7 63179 2.

Chants de Noël, avec Elisabeth Schwarzkopf (soprano), les Ambrosian Singers, le Philharmonia Orchestra, dir. Charles Mackerras. EMI CDM 7 63574 2, enregistré en 1957.

Romanian Byzantine Hymns and Christmas Carols, avec le chœur du Patriarcat roumain, dir. Iulian Cârstoiu. Electrecord ELCD 101, enregistré en 1982.

Carol Bergeron

Au milieu du tapage de cette foire commerciale dont Noël est aujourd'hui devenu le prétexte, la musique des siècles passés, celle que l'on retrouve fort heureusement de plus en plus en CD, nous rappelle la signification religieuse de cette fête essentielle de la chrétienté.

Au Moyen-Âge, ainsi que le fait remarquer Joel Cohen, Noël était, en musique, la saison des « goûts réunis » et de la réconciliation des idées opposées. Selon le directeur de la Camerata de Boston, il était alors normal que la célébration musicale de la Nativité donna lieu à des fusions entre l'art savant et l'expression populaire. « Les saines odeurs de l'étable et de la place du marché envahissaient les sacristies des églises et les salons des gens aisés ».

À la Renaissance, des textes relatant la Naissance de Jésus se greffaient sans pudeur sur des chansons folkloriques. Ce qui, par ailleurs, n'empêchait pas l'élégance et le raffinement de se manifester. Il suffit d'écouter les pièces polyphoniques de la Vierge écrites par Dufay, Lantini et Busnois que Cohen propose sur son disque, pour se rendre à l'évidence que, par exemple, l'art musical français du 15e siècle pouvait atteindre des sommets d'élégance et de subtilité.

Cohen fait encore remarquer que du 13e au 17e siècles « il n'a été conservé que très peu d'œuvres mal faites et de peu de valeur artistique; le papier était un luxe et toute chose que l'on considérait digne d'être consignée par écrit devait manifestement porter les signes d'une valeur intrinsèque ».

Cela devrait donc rassurer le lecteur non seulement sur la qualité de ce merveilleux CD Erato (2292-45420-2) mais encore sur celle de la majeure partie du contenu des autres enregistrements que cette chronique propose.

Cela dit, se réclamant des mêmes racines médiévales, les Noëls français rassemblés par Joel Cohen, Marie-Claire Alain et les Petits-Chanteurs du Mont-Royal ne sont pas forcément les mêmes. Sur tout, ils ne sont pas présentés de la même manière.

Cohen les recrée dans leur forme d'origine. Alain les joue à l'orgue ainsi qu'aux 17e et 18e siècles les Lebègue, Dandrieu, Daquin et Balbastre les ont soumis aux fantaisies de la variation. À noter que ce disque permet de découvrir la superbe ins-

trument que le facteur Moucherelet a construit en 1736 et que les notes du livret nous permettent d'apprécier encore davantage.

L'intérêt principal du disque des Petits Chanteurs repose davantage sur les arrangements pour chœur et orgue que Raymond Daveluy a réalisés de ces Noëls plus ou moins anciens (car ils ne sont pas tous du Moyen-Âge). Venez, pasteurs, Adeste Fideles, Le Sommeil de l'Enfant Jésus, pour n'en citer que trois, sont revivifiés par la plume imaginative du musicien transcritteur. De plus, ce qui ne gâte rien, l'interprétation est aussi réussie que la réalisation technique de l'éditeur discographique Analekta.

Du rite catholique au rite anglican, nous passons en Angleterre pour remonter le temps jusqu'à la période élysabéthaine. La maison Amon Ra a réalisé un très beau laser qui permet de retrouver les textes sacrés des Anthems où les voix se mêlent harmonieusement aux douces violes du 17e siècle. La présence du Rose Consort of Viols donne excuse à quelques intermèdes instrumentaux signés William Byrd et Anthony Holborne.

Un Noël anglais n'est sans doute jamais aussi émouvant et inspirant qu'avec le chœur de garçons du King's College. Sa manière d'interpréter les Carols possède quelque chose d'unique, d'inimitable. Le CD *Christmas Carol from King's College* ne contient que des plages musicales. Pour ceux qui tiennent à retrouver dans leur salon l'atmosphère de la célèbre chapelle de Cambridge à l'époque de l'Avent, il existe d'autres disques qui intercalent les textes parlés de la liturgie anglicane parmi lesquels on remarque : *A Festival of Lessons and Carols* (EMI CDM 7 63180 2, déjà édité en CD sous la cote CDC 7 49620 2) et *Procession With Carols on Advent Sunday* (EMI CDM 7 63181 2).

De l'Angleterre à la Roumanie, nous quittons la liturgie anglicane pour retrouver les harmonies a cappella des chorales byzantines. Ici, même si certaines mélodies proviennent d'un très lointain passé, du 11e siècle, elles ont toutes été retravaillées pour chœur mixte à plusieurs voix par des musiciens des 19e et 20e siècles.

Les amateurs de très haute fidélité ne supporteront peut-être pas le souffle de bande, qu'il faut cependant excuser puisque l'enregistrement a été réalisé en Roumanie, en 1982, avec un équipement désuet du genre que l'on utilisait alors dans les pays socialistes. Il faut en faire abstraction car l'expérience musicale et religieuse, en vaut nettement la peine.

Une autre façon de célébrer Noël en musique est celle des grandes voix. À l'instar de tant d'autres, le célèbre soprano allemand Elisabeth Schwarzkopf n'a pas résisté à la tentation de faire son « disque de Noël ». Les textes sont ici chantés en allemand, en anglais et en latin. Un orchestre symphonique et des chœurs accompagnent la grande cantatrice, donnant ainsi un parfum un peu frelaté, mais néanmoins agréable, à tous ces airs si connus.

Chose quelque peu singulière : on entend le fameux *Stille Nacht, Heilige Nacht* (Sainte Nuit) avec un accompagnement où la guitare prédomine. D'après le chef d'orchestre Charles Mackerras, c'est par souci d'authenticité qu'il a fait appel à cet instrument si peu liturgique. Lorsqu'en 1818, la veille de Noël, l'auteur de la pièce, un certain Gruber, voulu la faire chanter pour la première fois, il trouva l'orgue de l'église du village d'Oberrdorf hors d'usage. Et c'est ainsi que cette touchante et si populaire mélodie vit le jour sur un lit de cordes pincées.

trement — ou peu s'en faut.

On a divisé ces deux heures supplémentaires de musique en deux volumes : « The Jams » (cinq très longues improvisations) et « Alternate Masters, Jams & Outtakes » (une sélection généreuse de variantes et d'inédits). Le tout rigoureusement documenté et repertorié dans un livret qui retrace également la genèse de l'œuvre.

On peut s'interroger sur la pertinence de l'entreprise. Doit-on prêter aux ébauches musicales de Clapton la même attention que l'on accorde d'office aux brouillons de Flaubert ? Après tout, seul l'aficionado d'élite passera au travers des interminables « jams » sans sourciller. Même si l'on est convaincu de la nécessité de traiter les chefs-d'œuvre du rock avec sérieux, l'exhaustivité est-elle toujours justifiée ?

Dans ce cas-ci, nul doute n'est permis. La présence de variantes, comme en littérature, est essentiellement complémentaire et ne porte

Un album, enfin, de Nelson Symonds!

Serge Truffaut

VIC VOGEL, Yannick Rieu, Guy Nadon, Oliver Jones, Claude Ranger, Wray Downes, Nelson Symonds, Pete Magadini, Charles Ellison, Sonny Greenwich, Bernard Primeau, Michel Donato et Charlie Biddle sont des musiciens québécois, ou évoluant au Québec, ayant tous enregistré à l'exception d'un seul. Lequel ? Nelson Symonds, guitariste.

Installé à Montréal depuis le milieu des années 50, Nelson Symonds, paradoxe incroyable, n'avait jamais enregistré. Pendant des années il a joué auprès d'un contingent imposant de ces « jazzes » américains ayant fait une halte dans notre cité, depuis des années il anime le circuit montréalais, depuis deux décennies il est considéré par ses pairs comme l'un des fines lames du jazz fait au Canada et pourtant il n'avait pas encore d'album à son actif. C'est inimaginable.

Aujourd'hui, c'est fait. Un album, enfin, est disponible. Grâce à qui ? Bernard Primeau, batteur et gentleman du jazz montréalais. Après des années de patience et de tentatives diverses, notre batteur a convaincu Symonds de laisser ses accords, ses magiques accords, sur les rubans de l'enregistreuse. Le résultat a été baptisé *Reunion. Bernard Primeau Jazz Ensemble Featuring Nelson Symonds*. Ce compact a paru sur étiquette Amplitude.

Désormais, Nelson Symonds ne pourra plus s'échapper. Notre bonhomme, il faut bien le dire, est un cas. Si en effet jamais il n'a été enregistré, c'est tout simplement qu'il n'a jamais voulu être enregistré. C'est peut-être « couillon », mais c'est comme ça.

Toujours est-il que Nelson a été mis coincé au détour d'un sillon. Comment cela ? D'une certaine façon, de confier Primeau, on l'a embobiné. Cela faisait des années que je voulais qu'il fasse un album, alors à l'occasion d'un concert, en février dernier, toutes les pièces ont été enregistrées par Radio-Canada. Par la suite, Amplitude a embarqué dans le projet. Cela a eu pour effet de décontracter en quelque sorte les liens que Nelson entretenait avec la production d'albums. De telle sorte d'ailleurs que nous allons en faire un autre. Mais cette fois-ci ce sera en studio.

Nelson, cela désormais tout le monde pourra le constater, est un héritier de Wes Montgomery. Son propos est constamment mélodique. Son attaque est sûre. Plus que débordante, son imagination est vive. Ses phrases jamais ne sont gratuites. Rien n'est creux. Toujours, Nelson Symonds s'en tient à l'essentiel.

Il suffit d'entendre une pièce, et une seule, pour s'en rendre compte. Écoutez *Bemsha Swing*, l'une des plus chouettes ritournelles qu'ait jamais écrites Thelonious Monk. Le traitement arrêté par Symonds est bon. Point.

Il en va ainsi avec *All Passengers Aboard* de Jimmy Heath, *Domino, Time After Time, Everywhere Calypso* de... Sonny Rollins, *Fair Weather* de... Benny Golson et *Too Marvelous For Words* de... Johnny Mercer. Un des bons standards de l'histoire.

Grâce au soutien tour à tour dynamique et lyrique du pianiste Jean Beaudet, et la sureté du contre-

bassiste Normand Guilbeault, sans oublier l'admirable professionnalisme de Primeau à la batterie, Symonds a évolué dans un contexte en parfaite harmonie avec son art. Cette *Reunion* est une très chouette production.

En novembre 1954, le saxophoniste baryton Gerry Mulligan donne un concert à la *Stockton High School*. Il n'est plus avec le trompettiste Chet Baker. Il est en compagnie du trompettiste John Eardley. À la batterie, il y a Chico Hamilton. À la contrebasse, il y a Red Mitchell. Nos quatre bonshommes jouent pendant des heures et des heures des pièces toutes aussi onctueuses les unes que les



Dans l'ordre habituel : Nelson Symonds, Normand Guilbeault, Bernard Primeau, Alain Labrosse et Jean Beaudet.

autres. Richard Bock, alors producteur de l'étiquette Pacific Jazz, les enregistre. Les bandes ainsi réalisées n'avaient jamais été publiées.

Désormais propriétaire du catalogue Pacific Jazz, la compagnie Capitol a décidé de mettre sur le marché les morceaux gravés. C'est une mer-

veille. Cela s'intitule *Gerry Mulligan, California Concerts, Vol. 1*. Le vol. 2 est aussi bon, sinon mieux. Alors, n'hésitez pas.

PARTAGEZ L'ESPRIT DES FÊTES

IL NE RESTE QUE 3 JOURS POUR METTRE LE «PHANTOM» EN BOÎTE POUR NOËL (514) 790-2222

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal

Seulement trois mois
du 12 NOVEMBRE 1991 au 20 FÉVRIER 1992
Avant-premières: 12 et 13 novembre 1991 Gala d'ouverture: jeudi 14 novembre 1991

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie) GROUPES (20 personnes minimum) TÉLÉPHONEZ: (514) 874-9153, au Québec; (416) 925-7466, en dehors du Québec.

Sous le parrainage de Tous les spectacles sont présentés en anglais.

The Layla Sessions, un bel exemple d'exhaustivité

Sylvain Cormier

ERIC CLAPTON avait beau protester, rien n'y faisait. Des *Yardbirds* aux *Bluesbreakers* de John Mayall, de *Cream* à *Blind Faith*, il était devenu en 1970 le Dieu anglais de la guitare électrique et, partout sur les murs de Londres, on proclamait la bonne nouvelle : « Clapton is God ».

En désespoir de cause, Clapton décida de camoufler son nouveau groupe sous le pseudonyme de Derek & The Dominos. Le subterfuge dura le temps d'un solo de guitare et le double album *Layla & Other Assorted Love Songs* fut rapidement considéré par tous comme le sommet de la carrière de Clapton.

Vingt ans plus tard, Polydor souligne ce moment capital de l'histoire du rock en offrant *The Layla Sessions*. Comme son nom l'indique, ce coffret luxueux contient non seulement une édition magistralement remixée de l'album original, mais aussi l'intégralité des sessions d'enregis-

nullement ombrage aux versions finales de *Layla & Other*. Au contraire, un tel éclairage y ajoute relief et perspective. De plus, un soliste inspiré comme Eric Clapton se répète rarement, et il n'y a pas une seule pièce de ce triple compact qui ne recèle quelque heureuse trouvaille. Là-dessus, l'époustouffant *Jam I*, les deux prises alternatives de l'éreintant blues *Have You Ever Loved A Woman*, et les remixages aérés de *Bell Bottom Blues* et du *Little Wing* d'Hendrix s'imposent d'emblée.

Mais ce sont les duos avec Duane Allman (le défunt guitariste des Allman Brothers) qui font de ces *Layla Sessions* l'objet de toutes les convoitises. Qu'ils s'affrontent au « bottleneck » dans *Mean Old World*, ou qu'ils marient leurs aigus dans le mémorable double solo de *Layla*, les guitares d'Allman et de Clapton dépassent ensemble, et de loin, la somme de leurs remarquables parties. Une rencontre digne des dieux.

ENREGISTREMENT PAR LES ARTISTES CANADIENS D'ORIGINE

MAINTENANT EN VENTE PARTOUT sur disque compact, cassette, et microsillon de PolyGram.

ARTS VISUELS

Enceintes sacrées de l'art

Arnaud Maggs

Identification. Centre Saidye Bronfman, 5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, jusqu'au 31 janvier.
Série **Koechel.** Chapelle historique du Bon-Pasteur, 100, Sherbrooke est du 8 janvier au 10 février.

Françoise Boulet

Galerie Chantal Boulanger, 372 Ste-Catherine ouest jusqu'au 12 janvier.

Claire Gravel

9000 PORTRAITS, 160 diapos, huit textes, une peinture : jamais n'aura-t-on vu autant de pièces d'un même artiste à Montréal. Arnaud Maggs, ce photographe torontois dans la soixantaine, dont le Musée d'art contemporain vient d'acquiescer les 100 pièces de sa célèbre *Joseph Beuys Serie* présente au Centre Saidye Bronfman *Identification*, un choix d'oeuvres de 1969 à nos jours, une rétrospective qui comprend des travaux déterminants comme les *48 Views Series* de 1981-1983 où 162 planches contacts étaient 7776 visages sur la totalité d'un mur. En face, 856 cibachromes énumèrent le catalogue complet de *Jazz Prestige 12"* de 1988. Les chiffres de 7000 à 7857, blanc sur noir, brillent sous les projecteurs. Entre les deux, 24 « portraits », vus de dos forment une mystérieuse suite.

Aride, ce travail est sûrement dans sa rigueur conceptuelle. Arnaud Maggs compose ses oeuvres selon des motifs qui n'ont rien à voir avec l'attachement psychologique au

seul visage — bien qu'il l'ait déjà fait auparavant, les 48 vues différentes de chacune des 162 personnes du monde de l'art ont été pensées avant même d'être prises, et si l'image est ratée, l'artiste l'expose quand même, montrant par là l'assujettissement du modèle à la structure photographique. Se succédant en rangée, les visages de face, de profil prennent place sur un fond neutre, tout comme de vulgaires photographies d'identité. Devant cette foule ordonnée dont on ne peut bien voir que le tiers environ, l'oeuvre se transforme en installation, en gigantesque mosaïque. L'effet visuel est renversant. Imaginez 270 pieds carrés de photos d'identité ! Cette démarche a quelque chose d'obsessif, de très sombre, puisque l'oeuvre ensevelit en les classant tous ses personnages. Les êtres deviennent les pions d'un immense damier. Quand l'on sait que Maggs dispose différemment les éléments à chaque exposition, les personnages avançant ou reculant dans cette structure pré-établie, l'oeuvre prend des proportions inattendues, se métamorphosant en un jeu rituel dans une enceinte sacrée.

La structure imposée : tous les numéros d'un catalogue désuet de disques de jazz où à la Chapelle du Bon-Pasteur, ceux des oeuvres de Mozart telles que classées par le musicologue Koechel, ceux des plaques d'immatriculation des voitures des visiteurs et des employés d'un musée européen, par exemple, trahit des choix très personnels. Les chiffres sont notés sur place, reconstitués avec du matériel graphique pour être ensuite photographiés. Ce sont donc des

transcriptions. C'est ainsi que Maggs lutte contre l'asservissement du médium au réel.

Son désir d'abstraction le pousse à se détourner des visages et à surprendre ses modèles de dos. « Je voulais photographier les gens de différentes façons », me dit Maggs lors de son passage à Montréal. « Nous attendons trop des choses : je voulais éveiller les gens, en leur donnant moins d'information ». Tout naturellement, il passera aux nombres. « Je ne considère pas les gens comme des numéros », poursuit-il. « Mais mon travail s'occupe de l'identification : les portraits sont des systèmes d'identification au même titre que les chiffres ».

Une peinture à l'huile décrit deux numéros : « J'ai habité près d'un chemin de fer. Ces chiffres se trouvaient sur un wagon en provenance du Mexique », raconte-t-il. Mais surtout, il les trouvait intéressants, ces chiffres.

Ces oeuvres ont une telle qualité d'abstraction que le récit de leur provenance paraît dérisoire. Qu'importe si les 24 crânes de dos appartiennent à des artistes, que les diapos représentent les plaques d'immatriculation des taxis à la sortie de la Gare du Nord à Paris ? Et pourtant, tout le sens de l'oeuvre de Maggs est là, dans ce regard neuf posé sur le monde, où l'insignifiant atteint à la poésie.

Des textes autobiographiques présentés sous la forme de leur copie carbone sous des chiffres gravés dans du plastique dont la somme égale toujours 15 confirment la présence du jeu sur ce qui est signifié.



Downwind Photographs (1981-83), d'Arnaud Maggs.

PHOTO ARCHIVES

Ilisibles, ces empreintes de textes pourraient bien contenir tous les sens possibles aussi diversifiés que les combinaisons numériques, mais l'un su l'autre, ils aboutissent à la même image séquentielle où c'est l'artiste lui-même cette fois qui avance et recule, jouant avec la mort.

Françoise Boulet expose deux **Lanternes**, installations architecturales où le spectateur est invité à se

déchausser et pénétrer dans un espace favorable au recueillement. On connaît de Boulet ses merveilleux dessins, champs énergétiques où de vastes mouvements circulaires célèbrent l'union des forces naturelles et spirituelles. Un des deux dessins présentés dans la petite salle montre des gerbes de blé s'élançant dans une structure rayonnante comme le soleil.

Les **Lanternes** délaissent le caractè

re expressionniste pour élaborer un espace abstrait. On pense à un temple : la lumière diffuse, les murs nus nous entraînent dans un lieu méditatif et serein. L'artiste est venue peindre d'or les montants des portes, comme pour nous purifier dès l'entrée de la zone de silence. Par son art, Françoise Boulet cherche à libérer l'être, à le faire accéder à un état d'harmonie, et c'est particulièrement réussi ici.

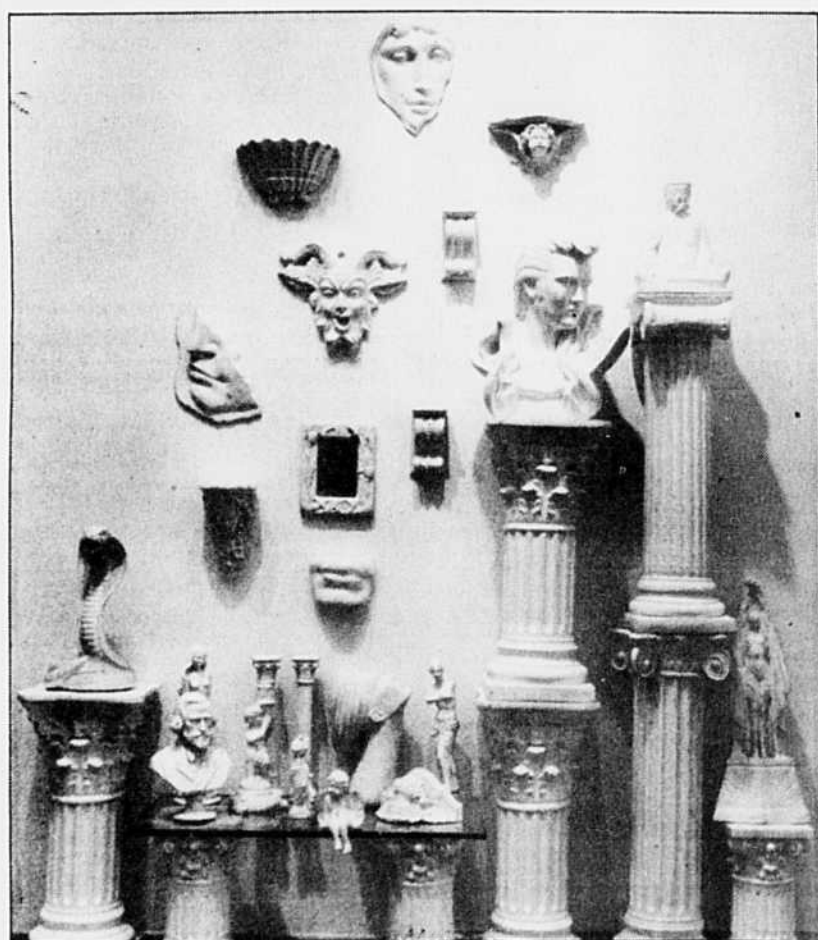


PHOTO JACK SHAINMAN GALLERY

Composition Trouvée, 1990, (102" x 85" x 27") Guillaume Bijl.

La récession atteint les galeries de New York

Eric Fischl, Mary Boone
477 West Broadway jusqu'au 22 décembre.

Guillaume Bijl
Jack Shainman Gallery, 560 Broadway jusqu'au 23 décembre.

Koury-Wingate
578 Broadway, jusqu'au 23 décembre.

Kiki Smith
MOMA, jusqu'au 1er janvier.

Gary Hill
MOMA, jusqu'au 6 janvier.

Claire Gravel

« **HAPPY RECESSION** » peut-on lire sur les portes closes de la galerie Frank Bernarducci à Soho. A New York, la récession se fait sentir sur le marché de l'art. Devant les menaces de guerre dans le Golfe, les acquisitions d'oeuvres d'art se font au ra-

lenti. Les galeries traversent une période difficile que l'essor des années 80 ne présageait en rien.

Un tel climat d'incertitude se greffe à d'autres traumatismes : l'épidémie de sida qui continue son oeuvre noire au sein de la communauté artistique et cette nouvelle chasse aux sorcières qui refuse d'accorder des subventions, d'exposer ou de publier ce qui a un caractère sexuel. La récession, hélas, n'est pas qu'économique. À chaque coin de rue de Soho, on vous demande de signer une pétition contre la censure dans les arts.

L'art conceptuel, plus que la peinture néo-romantique ou néo-école semble répondre davantage à la quête d'intériorité d'une culture en crise. Les grandes peintures récentes d'Eric Fischl chez Mary Boone, malgré leur sujet exotique et leurs couleurs chaudes, leurs chameaux et leurs ruines, m'ont laissé indifférent. Qu'est-ce que Fischl peint au juste ? Des agrandissements de ses diapos de vacances ? Dépouillée de constructions mythiques et de rapports oediens, sa peinture apparaît vide comme un décor de théâtre, bâclée, sans substance.

À l'opposée se trouve la démarche du Belge Guillaume Bijl (prononcez

Bail) qui a abandonné la peinture depuis une dizaine d'années pour présenter des objets dans ce qu'il a nommé de la « pornographie douce ». Ces objets, choisis un à un par l'artiste, composent des « tableaux » : vitrines, salles de montre, studio d'exercice, etc. On ne peut s'empêcher de faire un lien avec son compatriote Marcel Broodthaers (1924-1976) qui avait « exposé » différents décors, lieux et objets réels. Mais Bijl se défend de vouloir agir autrement qu'en peintre, reconstituant des images « volées » à la société dont il fait partie, une société dite de consommation. Il prend en note les vitrines, les salles de montre et nous les ressort en les déplaçant dans des lieux cultures, mais en prenant soin de bien disposer les étalages, d'indiquer le prix de chaque objet. Chez Koury-Wingate, les visiteurs pensent s'être trompés de lieu. Chez Jack Shainman, les *Compositions trouvées* accrochent sur les murs une portion seulement des boutiques : magasin d'affiches où l'éléphant Dumbo voisine avec un coucher de soleil, étal de moulages en plâtre où un bouddha surplombe le buste d'Elvis et des bric à brac à mi-chemin entre l'antiquaire et le chiffonnier. Si tout est art depuis que Marcel Duchamp exposa en 1914 un porte-bou-

teille en guise de sculpture et si tout est consommable, alors les magasins sont les plus chouettes centres d'exposition. Les *Compositions trouvées* de Guillaume Bijl ont une odeur de souffre : elles n'arrivent pas de confronter les deux univers, celui de l'art et celui du marché.

Le MOMA a réservé sa salle de projets spéciaux aux oeuvres de Kiki Smith qui compose une installation magnifique. Des centaines de spermatozoïdes de cristal, de six à huit pouces de long, dessinent une saisissante image de vie en mouvement. Le matériau transparent devient la métaphore de la visibilité du code génétique, tout comme les 12 grandes jarres contenant des sécrétions et des déjections humaines.

Au-delà de l'aspect scientifique qui provient de la formation de Kiki Smith comme technicienne médicale, on aperçoit une vision particulière de l'humain, contemplant les phénomènes physiques comme s'ils recelaient des vérités méconnues.

Gary Hill propose une installation vidéographique pour le moins étonnante où des vues partielles de corps nus sont projetées sur des écrans de tailles diverses dont le plus petit est grand comme une lentille cornéenne !

Mise en garde à l'amateur de gravures

Claire Gravel

L'**ESTAMPE** a longtemps tenu la main de la peinture. Pour un Rembrandt qui traçait sur sa plaque de cuivre une oeuvre originale, combien d'artistes n'ont fait que reproduire, pour les diffuser, des images qui existaient déjà !

Au Québec, il y a un bon nombre d'artistes professionnels dont la gravure est le moyen d'expression privilégié. Ils se sont regroupés pour promouvoir et défendre l'estampe originale et ont publié un *Code d'éthique* que tout amateur devrait lire. Pourquoi ?

Tout simplement pour ne pas se faire passer des vessies pour des lanternes. Les moyens de reproductions photo-mécaniques sont si sophistiqués de nos jours qu'ils induisent en erreur : à 100 \$, 500 \$ ou 1000 \$, vous croyez acheter une gravure originale parce que signée par l'artiste. C'est payer cher pour une signature lorsque celle-ci est placée au bas d'un vulgaire « offset » tiré à des milliers d'exemplaires, tout comme des images de calendriers.

Pour qu'une gravure soit reconnue en tant qu'estampe originale, il faut que l'artiste y ait mis la main, ce qui n'est pas le cas de reproductions photo-mécaniques.

« Les gens paient trop cher pour les reproductions », dit André Bachand, grand collectionneur de gravures. « Les photos-lithographies de peintres tuent le marché de l'estampe », ajoute-t-il.

Louis Pelletier, directeur de la Collection d'oeuvres d'art de Loto-Québec et graveur de métier met les

éventuels acheteurs en garde contre la publicité faite autour de reproductions qui n'ont rien d'originales : « On met l'accent sur le papier fait à la main, on va jusqu'à dire que l'encre est brassée à la main ! »

Or l'artiste n'a pas touché à sa plaque. La seule preuve irréfutable d'authenticité reste encore la matrice, qui n'est habituellement pas disponible lors de l'achat.

C'est pourquoi le Conseil de l'estampe a établi un certificat qui protège les amateurs. Cette fiche de justification de l'estampe garantit que celle-ci est une édition originale et est signée par l'artiste. Ce document constitue la seule arme efficace pour lutter contre un commerce frauduleux.

On peut se procurer le *Code d'éthique de l'estampe originale* et les fiches d'évaluation au Conseil québécois de l'estampe, 811 A rue Ontario est, Montréal H2L 1P1. Tél. : 525-2621.

GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark suite 100
Montréal (514) 849-1165

Mardi au samedi de 9h30 à 17h30 et sur rendez-vous

**EXPOSITION
PETITS FORMATS
gravures et peintures**

**BARRAUD, BELLERIVE,
BOUGIE, BOUCHARD,
LANNEVILLE, TURCOTTE,
PICOTTE, SARRAZIN,
CARCAN, DUSSAU,
HASEGAWA, MONIR**

**ouvert dimanche de 13h. à 16h.
Lundi de 9h30 à 17h**

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT
DIRECTION: YVETTE BRIND'AMOUR - MERCEDES PALOMINO
PRÉSENTE AU THÉÂTRE ST-DENIS / SALLE 2
Du mar. au ven. 20h, sam. 16h et 21h et dim. 15h.

**TENOR
DEMANDE**

COMÉDIE DE KEN LUDWIG
TRADUCTION ET ADAPTATION :
DANIÈLE ET SOPHIE LORAIN

MISE EN SCÈNE:
DENISE FILIARULT

AVEC:
GILDOR ROY
HENRI CHASSÉ
LOUIS-GEORGES GIRARD
GUYLAINE TREMBLAY
LUCIE ROUTHIER
MARIE-CHRISTINE PERREAU
ARLETTE SANDERS
ANDRÉ ROBITAILE

DÉCOR:
ANDRÉ ROBITAILE

**RELÂCHE DU 23 DÉCEMBRE AU 1er JANVIER
DERNIÈRE SEMAINE DU 2 AU 6 JANVIER**

FRANÇOIS SASSEVILLE

ART INUIT
objets de collection

Galerie Elka London
1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3646
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

IMAGES BORÉALES
«galerie appartenant aux inuits»

Cadeaux pour les Fêtes

1434, Sherbrooke ouest, Montréal Qc. H3G 1K4 - (514) 844-4080
horaire: lun. à ven. de 10h à 17h30 sam. de 10h à 17h

JASPER JOHNS
SYMBOLS - IMPRESSIONS

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL - 14 DÉCEMBRE 1990-10 MARS 1991

Ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h
(le samedi jusqu'à 20 h)
Billets en vente au Musée jusqu'à 16 h 15
(le samedi jusqu'à 19 h 15)
et aux comptoirs Admission (514) 522-1245
Visites commentées le mercredi à 11 h 30
et le dimanche à 13 h 30, à compter du 6 janvier 1991

Musée des beaux-arts de Montréal
1379, rue Sherbrooke ouest, Montréal (Québec)
Métro Guy-Concordia ou autobus 24. Renseignements : (514) 285-1600

Cette exposition est commanditée par Petro-Canada. Elle bénéficie aussi du soutien financier de Johnson & Higgins et du National Endowment for the Arts.

CITE 1030, La Presse, PETROCANADA, CKAC73AM, CIBC 100, CIBC 100

Théâtre St-Denis, Berri 1594 rue St-Denis
Renseignements: 849-4211

BILLETS EN VENTE AUX COMPTOIRS
TICKETRON
THÉÂTRE ST-DENIS 12h à 21h
(FRAIS DE SERVICE)

Achat par carte de crédit : 288-2525